

Un objet compact sur l'actualité

Antonella Capra et Claudio Pirisino

Les textes que nous avons réunis ici sont des « courts théâtraux », pour utiliser la formule italienne. Des pièces brèves, de trente minutes, découvertes grâce à un appel à l'écriture dramatique « Mezz'ore d'autore », voulu en 2021 par le Teatro Stabile di Parma – Fondazione Teatro Due, pour pallier la paralysie due à la pandémie qui a touché si fortement le monde du spectacle vivant¹. Les huit textes finalistes ont donc été présentés dans une salle fermée au public et ont été filmés pour diffusion en streaming. Conçus et examinés en cette période particulière, ils ne pouvaient pas faire abstraction de toutes les interrogations auxquelles le confinement – cette pause violente dans notre quotidien effréné – nous a confrontés.

Les deux pièces qui, parmi les œuvres finalistes, ont retenu notre attention, ne font pas exception, bien au contraire : écrites par deux dramaturges, avec un style et un thème complètement différents, elles sont pourtant unies par l'exigence de pousser le public et le lecteur à une réflexion sur le train de vie de l'être humain, ses comportements, ses habitudes, ses angoisses.

Au tournant de chacun des deux textes... une gifle est donnée. Un geste assumé qui crée une pause dans l'action dramatique, un temps suspendu qui attire l'attention des spectateurs. Dans un cas, elle va marquer le début du

¹ Pour plus d'informations sur le projet « Mezz'ore d'autore », une initiative qui sera reconduite encore en 2022, voir la note introductive signé par Fondazione Teatro Due dans ce volume.

² *Focus Group* a été mis en scène, en mars 2022, par Jean-Claude Bastos pour la

INTRODUCTION

déroulement de l'action, dans l'autre, elle va le clore. Il s'agit dans les deux cas d'une petite révolution qui, frappant un personnage, se propage dans la salle.

« **Ou on est un génie ou on est un loser** » : la dure loi du marketing

Focus Group, de Marco Di Stefano, plonge le spectateur dans le monde du marketing et de ses dérives, où tout peut être objet d'enquête – même l'être humain et sa dignité – pourvu qu'à la fin on atteigne les objectifs et qu'on vende un produit. Carlo, trentenaire à la recherche d'un travail, mais surtout à la recherche de reconnaissance sociale et de points de repère, effectue un essai comme modérateur d'un focus group sur un produit dont il ignore la nature. Dans une agence à l'ambiance glaciale il est reçu par une femme qui, tout en lui présentant le matériel à partir duquel il doit effectuer son enquête de marché et les méthodes inhérentes, semble lui donner une leçon de vie. Elle se présente comme une simple secrétaire, mieux, comme « sa » secrétaire, mais derrière les mots de cette femme de poigne on entend bien la voix du monde impitoyable que gouvernent les lois du marché.

C'est dans un crescendo de tension absurde et de cruauté subtile que Carlo fait son rapide apprentissage. Tout semble commencer *hic et nunc* : la formation suivie s'avère inutile, toute morale est ridiculisée, les *a priori* sont balayés par des arguments inébranlables. Chaque action accomplie dans ce monde est comparée à un combat : la métaphore de la guerre régit cet univers que – dans la mise en scène du projet étudiant lié à cette publication² – le metteur en scène a imaginé en noir et blanc : pas de nuances, pas de demi-mesure.

Secrétaire : Ne vous inquiétez pas. De toute façon, à la fin de la soirée, vous aurez compris une fois pour toute.

Carlo : Quoi ?

Secrétaire : Si ce travail est fait pour vous. Ici il n'y a pas de demi-mesure. Ou on est un génie ou est un loser.

Carlo : Mais à la formation on m'a dit que...

Secrétaire : Laissez tomber la formation ! Elle ne sert à rien !

Carlo : Comment ça, elle ne sert à rien, j'ai payé pour la suivre.

² *Focus Group* a été mis en scène, en mars 2022, par Jean-Claude Bastos pour la compagnie universitaire I Chiassosi, en occasion du festival étudiant Universcènes de l'Université Toulouse-Jean Jaurès.

INTRODUCTION

Secrétaire : Oui, mais c'est une formalité, juste pour donner les premiers rudiments. C'est ici qu'on voit la vraie nature d'un homme. Même si dans ce cas, on est mal barré, je crois...

Carlo : (*vexé*) C'est moi qui ai eu le plus de points.

Secrétaire : Voilà, c'est bien pour ça.

Carlo : Je ne comprends pas.

Secrétaire : Ce n'est pas une question de points. C'est une question de nerfs, de tripes, de couilles au cul bien dures, vous comprenez ?

Carlo reste en silence.

Secrétaire : Ici, c'est la guerre.

Cette confrontation entre Carlo l'apprenti et la secrétaire *magistra vitae*, pourrait avoir deux fonctions : bien entendu elle pose le décor et les conditions pour le déroulement de l'action dramatique mais – en même temps – elle permet une première identification entre le protagoniste et le public. Carlo ignore tout, comme les spectateurs, de l'environnement dans lequel il doit prendre ses fonctions ; il est confronté, tel un personnage kafkaïen, à une incompréhension anxiogène :

Carlo : Je... je veux parler avec le directeur. Tout de suite.

La secrétaire éclate de rire.

Secrétaire : Mais oui, c'est ça... le directeur...

Carlo : Il n'y a pas de quoi rire.

Secrétaire : Sachez qu'il faut avoir travaillé minimum un mois ici pour rencontrer le directeur.

Carlo : Pardon ?

Secrétaire : Si toutefois il a en a envie.

Carlo : Tout ça est absurde.

Secrétaire : Bienvenu dans le monde du travail.

Carlo : Écoutez, c'est vous qui m'avez appelé et maintenant...

Secrétaire : (*l'interrompt*) Et maintenant vous allez étudier le matériel pour le groupe d'aujourd'hui, sinon d'ici ce soir, vous serez encore sans boulot.

Carlo se fera dorénavant mettre à nu, réprimander, humilier, dans un crescendo qui atteindra son climax avec cette gifle qui fera cesser le jeu cruel auquel s'est adonnée la Secrétaire :

Carlo : Mais je fais comment ?...

Secrétaire : Vous ouvrez le dossier bien sagement et vous lisez ce que je vous ai préparé.

Carlo : Mais le temps est trop court.

Secrétaire : Si vous vouliez du temps au travail, vous auriez dû choisir la fonction publique.

Carlo : Vous ne comprenez pas.

INTRODUCTION

Secrétaire : Répétez.

Carlo : Quoi ?

Secrétaire : Que je ne comprends pas.

Carlo : Mais non, je ne voulais pas vous vexer.

Secrétaire : Répétez-le.

Carlo : C'était un malentendu.

Secrétaire : Répétez-le.

Carlo : Vous... ne comprenez pas...

La secrétaire frappe Carlo au visage.

Secrétaire : Bien. Maintenant, on peut continuer.

La gifle représente au premier degré un geste d'autorité. Elle sanctionne un manque de respect : Carlo, s'il n'est pas un subordonné dans la hiérarchie de l'entreprise, se trouve dans les faits dans une position d'infériorité, par ignorance de la situation et des objectifs. Mais la gifle est ici, surtout, une punition vis-à-vis du manque de savoir-vivre de ce novice. Un savoir-vivre qui reflète la mentalité de l'entreprise, un mélange de cynisme, d'absence de scrupules au nom des lois du marketing qui devraient permettre à Carlo de mener à bien son enquête et à l'agence d'obtenir les résultats attendus. Ses tâtonnements jusqu'à l'entrée des autres personnages sur scène laissent entrevoir une petite résistance à un protocole déshumanisant qui fait de la personne un cobaye de la marchandisation. Le spectateur n'en est pas pleinement conscient, car il ne connaît pas encore l'objet de l'enquête. Néanmoins, quelques indices lui sont fournis avec la première entrée de l'un des participants au focus group.

Andrea, que la didascalie initiale désigne comme « visiblement ivre », dévoile sa situation précaire en demandant de manière répétée ses trente euros de tickets-carburants, la rétribution promise pour sa participation à l'enquête. Le public et le lecteur sont mis au courant de sa situation qui le désigne comme le candidat idéal :

Secrétaire : Regardez ici. Andrea Zucchi. 30 ans. Au chômage, alcoolique. Sa femme l'a quitté après la mort de leur fils.

Carlo : Je n'avais pas encore regardé.

Secrétaire : Mauvais point. C'est lui le candidat le plus probable.

Carlo : Voilà, à ce propos...

Secrétaire : Bien entendu, d'autres pourraient être plus conformes, après un premier retour d'information.

Carlo : Ce n'est pas ça.

Secrétaire : Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Carlo : Je voudrais quitter ce travail.

INTRODUCTION

Carlo et la secrétaire ont connaissance de ce qui demeure encore un mystère pour les autres personnages, le public ou les lecteurs. Les hésitations du protagoniste laissent toutefois présager qu'une fois lancé le focus group, il n'y aura pas de retour possible, ni pour les participants ni pour lui.

Retournement de situation dans la deuxième partie du texte, qui commence par l'arrivée des autres personnages, conviés pour l'enquête de marché. C'est Carlo maintenant qui mène le groupe, celui qui – malgré ses hésitations et ses pauses initiales bien indiquées par les didascalies : « *prend une grande respiration* » – se jette à l'eau pour conduire jusqu'au bout le focus group, et atteindre ce qu'on lui présente comme sa seule chance d'arriver à sa réalisation personnelle.

Il est intéressant d'observer que dans la première partie du texte, marquée par la présence sur scène de deux personnages antithétiques et distants, on parle souvent de « groupe » : le focus group, bien sûr, mais aussi les collègues de la formation et le désir de Carlo de travailler « en contact avec les gens ». En revanche, dans la deuxième partie, là où le groupe est bien présent, on ne voit que des personnages isolés, on n'écoute que des histoires de solitude et de marginalisation. L'entreprise qui a commandité le travail est, elle aussi, distante car elle « préfère garder l'anonymat ». Lorsque le personnage de Stefano ose une réplique naïve « Mais oui, casse-toi, sinon on n'arrivera à rien de bon. C'est un groupe ici », Marco lui rétorque tout de suite « Mais t'es con ou quoi ? On se connaît depuis cinq minutes ! ».

Et la division des uns fait la force des autres, on le sait bien. Un court moment préliminaire à l'enquête, où l'on fait semblant de discuter ensemble sur « quelques concepts partagés », est l'occasion pour Carlo d'asseoir sa stratégie, fondée sur la division et les contrastes. Aux participants de réfléchir sur les concepts opposés par excellence : la « vie » et la « mort ».

Carlo : Par exemple, si je dis le mot « vie » vous pensez à quoi ?

Andrea : À la merde.

Carlo : S'il te plaît Andrea, on procède par ordre, ok ?

Andrea : Ma réponse est toujours la merde.

Carlo : Les autres ?

Marco : Je ne sais pas. À la lumière ?

Carlo : Il n'y a pas de bonne réponse.

Stefano : Je pense à un enfant qui joue.

Carlo : Parfait. Et si je dis « mort » ?

INTRODUCTION

Andrea : La merde.

Carlo : Merci pour ta contribution.

Stefano : Ben, il n'a pas tort.

Carlo : Ton opinion, Stefano. Pas celle d'Andrea.

Stefano : Disons que l'enfant a terminé de jouer.

Marco : À ce moment-là, moi je devrais dire « noir ».

Stefano : Oui.

Carlo : Non, ce n'est pas dit.

Mais voilà qu'aux clivages annoncés, les bons et les méchants, le noir et le blanc, Carlo va substituer la nuance, la variable, l'opinion. Une stratégie. En effet, apparemment libres d'exprimer leur opinion – en conformité avec le but d'un focus group – les participants se laissent entraîner dans une spirale qui les pousse à accepter l'existence du produit en question, voire son bien-fondé. L'objet de l'enquête est censé ainsi devenir l'objet du désir et doit pour cela rester secret le plus longtemps possible : « Tu le fais pour qu'on s'intéresse au produit, c'est ça ? Ça crée du suspense par des pauses ad hoc » affirme Stefano pressé de faire bonne figure vis-à-vis du modérateur du groupe.

Les opinions, les points de vue, les variables sont en effet moins là pour obtenir les résultats d'un sondage que pour guider les participants vers l'acceptation du produit et sa commercialisation, tout en leur donnant l'illusion d'avoir agi librement.

Carlo : Andrea, ça c'est ton point de vue, seulement le tien. Nous nous intéressons aux variables.

Andrea : Nous qui ?

Carlo : Nous, l'entreprise qui nous a confié cette étude. Et la société civile, en générale.

Stefano : Oui, les variables sont intéressantes.

Marco : Les variables sont infinies. On est en train de parler de n'importe quoi, là.

Carlo : Tu te trompes. Nous sommes en train de parler de libres choix.

Marco : Pitié.

Carlo : Chacun estime la vie selon des critères subjectifs.

Marco : Merci beaucoup. Je l'ignorais.

Mais les opinions doivent être « guidées » pour être utiles à l'entreprise. C'est pour cela que tout sera classé sur une échelle de valeurs qui ne déterminera pas tant l'opinion des participants, mais la valeur absolue et définitive du produit. Il sera ensuite présenté à la vente chargé de la valeur qui lui a été attribuée : « Sur une échelle entre 'pas du tout, peu,

INTRODUCTION

suffisamment, assez, beaucoup et considérablement', vous pourrez me dire à quel point ... ? »

Investi de sa nouvelle mission, Carlo se libère de ses réticences et s'affranchit de sa morale : « *Carlo reprend sa respiration. Il boit un verre d'eau. Tout d'un coup il paraît étrangement calme.* ».

[Attention ! On dévoile ici un élément central du texte !]

Il finit ainsi par tenir les ficelles d'un jeu subtil et pervers et amener les participants à la découverte du produit mystère :

Carlo : Le moment est arrivé de vous présenter le produit sur lequel nous devons effectuer notre étude de marché.

Carlo sort du tiroir une boîte bleue.

Carlo : Le voici. Le nom provisoire est « Quiétude », mais il pourrait changer selon les résultats de l'étude. C'est un kit pour le suicide parfait.

« Le kit du suicide parfait ». L'annonce du produit est le début de la fin : elle est la claque symbolique aux personnages et au public, qui détermine le démarrage d'un crescendo de tension et de drame qui les accompagnera jusqu'à la fin de la pièce. Mais Marco Di Stefano, le dramaturge, refuse néanmoins de tomber dans le pathétique ou dans le moralisme : l'annonce, sèche et rapide, est suivie par une longue description du produit, chargée de cynisme et d'ironie.

Car ce produit est une marchandise comme toutes les autres et c'est de cette manière qu'elle doit être traitée.

C'est un kit pour le suicide parfait. Il contient : un cachet de poison tout à fait indolore qui, en même temps, diffuse des endorphines en procurant au suicidé une sensation de bien-être, un masque pour couvrir les yeux et se relaxer complètement, un CD de musique *new age*, une coupe en cristal, une bouteille de champagne et un cigare cubain. Bien entendu, on est en train d'étudier des variantes : la pipe à la place du cigare, du cognac à la place du champagne, une version pour ceux qui ne boivent pas, etcetera, etcetera.

Et l'enquête, elle aussi doit être comme les autres : elle ne peut se contenter d'une opinion abstraite, elle a besoin d'un retour concret, elle doit se fonder sur le test pratique du produit. On comprend mieux alors les paroles de la Secrétaire : « Le dossier d'aujourd'hui est très spécial. Notre client demande, à la fin de l'étude, des résultats très spécifiques, une donnée, disons comme ça... inhabituelle » et encore « Nous devons sortir d'ici avec un résultat. Un seul ».

INTRODUCTION

Pris au dépourvu par cette révélation et pris au piège par l'accord qu'ils ont donné à l'agence, les participants à l'enquête ont du mal à se rebeller : leur réaction est faible, car on ne leur laisse pas le temps de réaliser la situation. Ils doivent répondre tout de suite à d'autres questions pour l'étude de marché : « Il vous fait penser à quoi, le mot quiétude ? ». Et de toute manière, leur rébellion est suffoquée *in nuce* par Carlo qui se sert de l'accord qu'ils ont donné lors d'une autre enquête et surtout de leurs histoires personnelles pour les monter les uns contre les autres, la stratégie à la base de toute concurrence mercantile.

À l'humiliation de se laisser mettre à nu, s'oppose l'assurance de Carlo qui semble se nourrir de l'impuissance des autres et surtout des litiges et des déchirements de ces individus qui n'arrivent pas à faire front et qui, dans leur individualisme, se laissent piéger.

Carlo fait donc peau neuve : il y gagnera le droit de connaître le nom de sa Secrétaire et il y gagnera sans doute une carrière dans le monde des enquêtes. Car il s'est enfin homologué, il a appris le savoir-faire nécessaire et il a su faire abstraction de ses états d'âme au profit des résultats.

Pas de sentiments dans ce monde, mais des résultats, rapides, sûrs, clairs. Le looser est devenu un gagnant. L'apprenti a enfin appris. Le monde dont Carlo fait désormais partie (première victime d'un système à ricochet) reste un univers en noir et blanc, où derrière l'intérêt pour les opinions et les variables, il ne faut pas faire de place à ce qui échappe à toute loi : l'humain.

Cette chaleur rend nerveux : la parole dans une impasse

Qu'est-ce qui pourrait encore déclencher une gifle ? Un moment impardonnable de faiblesse provoqué par un coup de chaleur ? La perte de patience d'une mère poussée à bout par l'insolence apparente d'une fille ? C'est ce que nous pouvons nous demander à la fin des *Conséquences du réchauffement climatique*, le second volet de ce diptyque. L'autrice, Giulia Lombezzi, manie avec habileté les codes de sa pièce à thèse, sans perdre de vue l'*antithèse* ; par le prisme d'une petite famille de la classe moyenne – un père, une mère, une adolescente –, elle illustre un véritable choc générationnel autour de l'engagement citoyen pour la sauvegarde de la planète. Olivia, dix-sept ans, se réveille en sursauts depuis qu'elle a épousé la cause de l'environnement : les images de bébé-pingouins se noyant dans la mer, de cétacés remplis de plastique, de koalas encerclés par les flammes

INTRODUCTION

hantent son sommeil. Ses parents, Carla et Renato, sont de plus en plus préoccupés par l'engagement de leur fille, qu'ils jugent excessif, voire nuisible à son épanouissement. Cette *disciple* de Greta Thunberg, la jeune activiste suédoise, a instauré au sein de sa famille une atmosphère anxiogène, rythmée par des sermons sur le tri des déchets et par des avertissements apocalyptiques.

Olivia : Nous n'avons rien fait. Pendant trois ans. Cela fait trois ans que la glace de l'Antarctique fond dès le mois d'octobre, et nous. Nous n'avons. Rien fait. Rien. Rien. Rien. Ils étaient la deuxième colonie au monde. Et ils sont morts. Vingt-cinq-mille. Manchots. Morts. Vingt-cinq-mille.

Mais le quotidien des adultes, scandé par les horaires de bureau, les échéances, les crédits, les projets de vacances, se concilie péniblement avec les manifestations et les meetings auxquels participe la jeune fille depuis un an. Dépassés par la logique des longues tirades de leur enfant, les parents essaient néanmoins de trouver, non sans maladresse, un *modus vivendi* plus ou moins conforme aux idéaux d'Olivia. Carla, cinquante ans, et Renato, cinquante-neuf ans, se résignent par exemple à se cacher pour consommer, nuitamment, un hamburger acheté dans un fast-food. Le moindre écart éthique de leur part risque effectivement de déchaîner les crises de colère d'Olivia, dont les prises de position affichées préconisent une radicalité totale.

Dès le début de la pièce, une chaleur de plus en plus lourde, présage étouffant du délitement de l'harmonie familiale, pèse sur la scène, conditionnant les rapports entre les personnages.

Carla : Je te rappelle que la semaine dernière tu t'es fait chopper avec la clim allumée.

Renato : Justement, évitons d'autres problèmes. N'alourdissons pas nos fautes, gardons une atmosphère générale de bonne conduite. (*Une courte pause*) Il faisait trente-huit degrés, d'accord ? J'ai baissé la garde, d'accord, je l'avoue.

Chacun, chacune d'entre nous peut apporter sa pierre à l'édifice, la moindre action est utile : telle est la recette de la fille, apparemment simple, et pourtant, Carla et Renato semblent ne pas en comprendre l'urgence ! Des irresponsables ? Leur point de vue, porté par les arguments de Carla, paraît somme toute légitime : changer le monde par des gestes individuels est « une instance utopiste », comme le dit Renato, dans un combat de dimensions planétaires ; certes, de petits efforts sont faits au quotidien – le

INTRODUCTION

tri des ordures, les courses dans des magasins bio... Mais il ne faut pas tout de même exagérer !, s'empresse de préciser Carla à la fin de ses répliques.

Et la chaleur monte, elle « rend les gens nerveux », comme n'aura de cesse de le répéter Renato, dès que les échanges entre son épouse et sa fille tournent à la dispute. Il y a de temps en temps des moments d'accalmie, où la raison semble s'installer, et le dialogue semble conduire à des solutions de compromis. Mais cela n'est qu'une illusion. Les rares échanges véritablement structurés ne font que mettre en lumière l'écart de plus en plus profond entre les deux générations : si la dialectique de la mère est le plus souvent véhémement, les mots bienveillants du père ne font que signaler autrement la distance entre les parties en cause.

Carla : Mais bon sang, nous sommes six milliards sur cette planète et moi, ta mère, je ne devrais pas prendre un putain d'avion ?

[...]

Renato : Tu as toute ta vie pour être cohérente, ma puce.

De cet écart entre les soucis des uns – assurer à leur propre fille une éducation, une sécurité matérielle et une stabilité émotionnelle – et ceux de l'autre – faire accomplir à sa famille des gestes éco-responsables de plus en plus radicaux –, se dégage finalement un dialogue entre sourdes et dont le père semble être exclu. Olivia a certainement ses raisons et les illustre d'une façon claire, implacable, peut-être trop jusqu'au-boutiste, comparée à une vision de la vie propre à la génération de ses parents qui, aux portes de la retraite, est enfin prête à cueillir les fruits d'une vie de travail : de belles vacances dans un paradis tropical.

Carla : Olivia, il n'y a pas à discuter. Nous n'avons rien fait de mal et ne *t'avons* rien fait de mal, à moins que tu n'estimes qu'un voyage dans un *resort* quatre étoiles ne soit de la maltraitance. Nous n'avons rien fait pour ne pas être dignes de ce voyage, c'est pourquoi nous irons en Polynésie française, car il nous semble l'avoir bien *mérité*, tiens, et tu viendras avec nous parce que t'es mineure.

Renato : Carla.

Carla : À partir de l'année prochaine, tu pourras vivre dans une forêt sans électricité, et manger des racines, et te couvrir de feuilles, si cela te rend heureuse.

Renato : Carla.

Carla : Si cela. Te rend. Heureuse.

Renato devient progressivement l'arbitre impuissant et le spectateur des disputes entre son épouse et sa fille. Dans une atmosphère désormais

INTRODUCTION

irrespirable, ses appels au calme ne suffisent plus : l'énième affrontement s'achève par une gifle que Carla donne à Olivia, au bout d'un échange véhément entre mère et fille qui illustre les deux positions extrêmes autour du sujet central : la perception de l'urgence et l'expérience de la vie.

Olivia : Mais pourquoi tu parles toujours d'argent ?

Carla : Tu n'as pas la moindre idée de la réalité.

Olivia : *Toi*, tu n'as pas la moindre idée de la réalité.

[...]

Carla : J'appelle le psy.

Olivia : Bravo, maman, fais-moi interner.

Renato : Carla/

Olivia : Tu me dégoûtes.

Carla donne une gifle à Olivia. Olivia regarde sa mère, incrédule, furieuse, puis sort. Carla se tourne vers Renato, qui sort.

Cette gifle va ôter la parole non seulement à sa fille, qui quitte la scène, mais également à son mari, qui suit Olivia. Elle est décochée là où la raison défaille : on est à l'acmé d'une spirale de mots et de propos regrettables des deux côtés. Est-ce la fin de la communication ? Une table rase ? Un nouveau départ ? La gifle va en quelque sorte se retourner contre Carla, pour qui cet instant de violence agit comme un interrupteur : elle commence à se renseigner et à prendre au sérieux les mots de sa fille, comme elle le dit dans le monologue aussi cynique que poignant qui clôt la pièce, au milieu d'une forêt de pancartes auxquelles Olivia et Renato, effrayés par Carla, ont délégué leurs répliques.

Le discours écologiste, porté et défendu par cette pièce, ainsi que la question générationnelle, accompagnent en même temps une réflexion sur la place de la parole au sein d'une micro-communauté, dans ce cas une famille, prise dans une épreuve de force : les mots y sont percutants, sarcastiques, blessants, philosophiques, caustiques, mais aussi doux, bienveillants, équilibrés, sages, essentiels, mais aussi exagérés, gaspillés, inopportuns, regrettables. Cette variété, ce jeu de déséquilibres recherché par l'autrice, est bien présente déjà au niveau graphique : la distribution de l'encre sur les pages semble mimer les attitudes et les déplacements des personnages. D'un côté la logorrhée souffrante de l'une, dans des tirades à bout de souffle, où les rimes internes transforment la prose en un poème-prière :

Le vent de feu galope et ils brûlent tous, brûlent tous, tout brûle, leurs pattes brûlent, leurs nez rôtissent, ils roulent par terre creusent sous les clôtures pleurent de douleur se protègent le museau tandis que le feu les attrape tandis

INTRODUCTION

que les buissons s'embrasent les arbres s'évanouissent les oiseaux tombent les feuilles se recroquevillent les insectes explosent les grenouilles fondent la fumée monte et brûle le ciel et étrangle l'air et les oiseaux tombent et le feu mange l'herbe mange les yeux mange les queues mange la progéniture mange les cœurs les oreilles les œufs les langues la fourrure et il va trop vite, ils courent s'écrasent contre les grilles se jettent sur l'autoroute mais il va trop vite, ils lancent des appels grognent de douleur mais il va trop vite, la nuit a la couleur du jour et le jour a la couleur du feu et le chant sec des flammes blanches engloutit les hurlements des kangourous des colibris des koalas qui s'étreignent et fondent et brûlent et s'étreignent et fondent et brûlent et la soif les rend fous et ils lèchent les rues et les montagnes bleues sont rouges de cendre les arbres sont des tiges noires dans le ciel vide et le bois vomit des carcasses grises et les oiseaux tombent et les hommes s'enfuient et meurent et les maisons s'évanouissent et les voitures explosent et le vent pousse le pollen des flammes qui broient des branches sèches et des feuilles sèches le sol sec l'air sec et les oiseaux tombent et le feu fais la fête et rit et bave tandis que les animaux brûlent vivants et il n'y a pas de place pour l'eau et il ne pleut pas, ne pleut plus, plus jamais, ne pleut plus, ne pleut plus, plus jamais, plus jamais, il ne pleut plus jamais/.

De l'autre les balbutiements incertains des parents enfermés dans leurs propos, ne pouvant achever de prononcer les mots par peur d'être fautifs et de déclencher « la fin du monde » :

Renato : Oui, parce que... tu vois, ma puce, ta sensibilité est... est merveille/

Carla : Précieu/

Renato : Précieuse. Tu es si... si

Carla : Empathique.

Renato : C'est très bien, soyons clairs/

Carla : Nous t'admirons. Nous sommes fiers de toi.

Renato : Je veux dire, si tout le monde avait la même/

Carla : Si seulement. Si seulement. Mais, voilà, ton père et moi nous avons peur que... tu vois, nous pensons que tu prends les choses avec trop de souffr/

Renato : Souffrance, c'est ça. D'une façon trop intense, comment dirais-je/

Carla : Par rapport aux jeunes de ton âge, il/

Renato : Il nous semble que/

Carla : Eux aussi, ont à cœur la natu/

Renato : L'environne/

Carla : La planè/

Renato : Le climat, mon chou, mais tu vois, ils ont aussi/

Carla : Une vie, oui, leurs activités, leur famille, leurs amis. Et toi... c'est comme si tu avais une idée fixe, Olivia/

Renato : Non, non, on ne va pas dire ça comme ça, t'imagines, mais il nous semble que/

Carla : Que tu es constamment tris/

INTRODUCTION

Renato : Déprim/

Carla : ... angoissée, et nous voudrions... tu sais... te voir plus/

Renato : Sereine. C'est ça.

La première mise en scène en France³ a justement mis l'accent sur la dynamique de cette parole, et sur ses répercussions dans le jeu des interprètes. Le parti pris a été celui de condenser la suite de tableaux (nuit-jour-nuit-lendemain, etc.) en une seule nuit cauchemardesque durant laquelle la parole circule par vagues, entre les flots presque joyciens d'Olivia, les mots dans le vide de Renato, et les détonations de Carla : une espèce de *hic et nunc* sans solution de continuité, qui va souligner le cercle vicieux dans lequel les différents points de vue nous entraînent lorsque l'on aborde ce sujet. Le crescendo dans la véhémence (comique, grotesque, cynique, blessante) semble ne pas s'arrêter, jusqu'au geste violent qui ôte leur voix aux personnages d'Olivia et de Renato, laissant le dernier mot à la mère. Ce sera un délire. Le verbe grippe.

Une double gifle, donc : aller et retour. Si dans la première pièce la gifle pose les bases, les règles du jeu à comprendre, dans la deuxième elle intervient au moment où les règles du jeu ont peut-être été trop bien comprises. Nous pouvons placer ces gestes sous des signes opposés : la première est bénéfique pour celui qui la reçoit ; la deuxième l'est peut-être pour celle qui la donne. Mais dès que les claquements traversent la scène et effleurent les oreilles des personnes assises dans la salle, de quoi ces gifles sont-elles le nom ? La gifle que Carlo reçoit de la Secrétaire est chargée du cynisme nécessaire pour épouser les valeurs impitoyables de l'entreprise qui doit l'embaucher. Il y a une certaine cohérence dans un monde où l'humanisme est une marchandise parmi d'autres. Le spectateur donne alors à ce geste violent la valeur fondatrice du monde dans lequel le protagoniste souhaite évoluer. La deuxième gifle a le mérite de faire de Carla le personnage probablement le plus attachant, car le plus humain, le plus imparfait, celui qui accepte et reconnaît ses propres limites. Cela pourrait laisser la place à une petite, invouable, tentation d'auto-absolution... Cette gifle sonne et résonne comme une prise de conscience soudaine et insupportable, nous renvoyant en quelque sorte la balle. Car, à bien y regarder, la thèse et l'antithèse de la dernière pièce nous appartiennent, dans la mesure où le

³ Par Jean-Claude Bastos, dans le cadre de l'édition 2023 du festival Universscènes.

INTRODUCTION

spectateur oscille entre « la culpabilité mélangée à l'impuissance, comme Renato », le « désir extrême de ne pas y penser, comme Carla », et la « très grande souffrance⁴ », celle d'Olivia.

Les deux actes uniques de Marco di Stefano et de Giulia Lombezzi s'offrent aux spectateurs, et ici aux lecteurs, comme deux réflexions sur les dérives de notre société, au sommet de ses connaissances techniques et apparemment incapable de renoncer à quoi que ce soit. C'est une dramaturgie immédiate, une écriture sèche mais pas aride, surtout efficace, qui fait mouche. Mis l'un à côté de l'autre, ces textes forment un diptyque solide, un objet compact sur l'actualité qui a le mérite d'en dénoncer les absurdités, de discuter avec une gravité légère sur ce qui constitue aujourd'hui la dimension tragique de l'existence, tout en laissant la place au doute, à l'accueil d'un point de vue inconfortable, séduisant, inavouable.

⁴ Voir *Dubbi, conflitti e generazioni: un'intervista a Giulia Lombezzi*, par Giulia Benedetti et Martina Petrucci : <https://blogs.univ-tlse2.fr/it-alien/2022/09/dubbi-conflitti-e-generazioni-unintervista-a-giulia-lombezzi/#more-1435>